

20. Joseph DAVIS. — *The Substance and Value of Italian Si*. Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 2017, 257 p.

L'objet de l'ouvrage est le clitique italien *si* dont l'éventail des valeurs est inversement proportionnel à sa taille réduite (p. ix), sujet passionnant et complexe. Pour comparer avec son équivalent (*se*) dans la langue de cette recension, non seulement ce clitique s'inscrit comme son homologue français, dans la structure argumentale de verbes réfléchis ou de verbes pronominaux mais il connaît aussi des emplois indéfinis, dits équivalents du *on* français et d'autres, proches du passif et relevant du moyen. La distinction entre ces deux derniers secteurs a traditionnellement des implications sur l'accord du verbe.

Les 11 chapitres s'articulent ainsi : les deux premiers chapitres revisitent les valeurs que l'on attribue traditionnellement à *si* ainsi que les métatermes utilisés pour décrire les faits linguistiques autour de ce morphème, en les mettant judicieusement à l'épreuve avec des traductions anglaises ; les sept chapitres centraux constituent le cœur de l'analyse et les deux derniers apportent des informations connexes et complémentaires à la thématique (le contexte théorique dans l'un, la variation de l'auxiliaire, les combinaisons *ci si* et *se lo* ainsi que l'adverbial *ne* dans l'autre). L'ouvrage regroupe des travaux antérieurs, articles et présentations discutées au sein de séminaires de la *Columbia School Linguistics*. L'ensemble est suivi d'une table des abréviations pour les sources du corpus (p. 243), d'une bibliographie de plus d'une centaine de titres (p. 245-250), de deux index, index des noms (p. 251-252) et index des sujets et des mots traités (p. 253-257).

L'approche est contrastive (italien-anglais) et opère selon les options théoriques de la *Columbia School* (désormais CS) qui s'inscrit elle-même, par son optique communicationnelle de la langue, dans le cadre très large des grammaires fonctionnelles, aux côtés des grammaires de construction et des études cognitivistes. La CS rejette les termes et les *a priori* catégoriels de la grammaire traditionnelle ainsi que la syntaxe et, se fondant sur l'observation de la distribution des formes en discours, fait l'hypothèse que la place relative des mots constitue des *signaux de meanings*¹, « collection d'indications offertes par le locuteur » (p. 11), à partir desquelles le *hearer* infère le *message* (p. 237). La CS vise à établir un lien entre les *meanings* grammaticaux et le niveau macro du discours (p. 238). Elle se revendique sémantique et se défend d'être confondue avec l'analyse de discours.

Peut-être parce que l'auteur affirme l'autonomie de chaque chapitre (cf. introduction, p. ix), les éléments théoriques sont donnés au gré des nécessités de l'analyse, ce qui gêne un lecteur non initié, souvent interrompu dans sa découverte et renvoyé à d'autres développements (p. 7-8 ; p. 10-11 ; p. 51,

1. Nous laisserons volontairement les métatermes en anglais car ceux-ci recouvrent dans le texte originel une acception originale que nous tenterons de dégager et qu'une traduction ne peut que trahir.

note 17 ; p. 67-68, p. 81, p. 103-104, etc.) à moins qu'il ne se réfère assez rapidement au chapitre 11. Le rejet, dans cet ouvrage, de tout panorama initial exhaustif des travaux sur le sujet est également volontaire (p. xi) et lié au choix théorico-scientifique qui privilégie un regard neuf et vierge sur un corpus.

Le **corpus** dont les sources sont présentées d'une façon quelque peu désinvolte, p. 243², est constitué de textes de la littérature italienne du xx^e s. L'auteur se défend de vouloir représenter l'hétérogénéité de l'italien et veut rendre compte de la stabilité de l'usage (p. 241-242). On peut regretter qu'une réflexion linguistique imprimée en 2017 ne porte sur aucune œuvre du xxi^e siècle, la plus récente étant un ouvrage touristique de 1994 et l'exacte moitié des titres remontant à 1951 ou auparavant (1909, p. 71). Le chapitre 7 s'appuie presque exclusivement sur des occurrences recueillies ces dernières années sur Internet ; leurs références sont données en bas de pages et non collectées avec le reste du corpus et jamais ce nouveau corpus n'est confronté aux données du premier. On a ainsi l'impression d'une juxtaposition de travaux ponctuels sans qu'un véritable travail de refonte avant la composition n'ait été effectué, si ce n'est les nombreux renvois entre les différentes parties du texte et les introductions des différents chapitres. Ce côté un peu hâtif détonne avec le sérieux que l'on attache d'habitude à cette maison d'édition³.

Parcourons le volume. Le **chapitre 1** (What is *si* ?, p. 1-21) infirme les valeurs que l'on attribue traditionnellement à *si* en confrontant ces idées communément reçues avec la traduction anglaise du 1^{er} chapitre du roman *Il Gattopardo* : *si* identifié essentiellement comme un pronom réfléchi de 3^e personne n'offre dans le roman que 3% d'équivalences avec le réfléchi – *self* ; il correspond davantage à des verbes intransitifs anglais (54 % des verbes du chapitre) et des gloses jettent un doute sur la validité d'une distinction habituellement faite entre *impersonnel* et *passif* (p. 17-20). Le chapitre s'appuie, comme le suivant, sur la comparaison des occurrences italiennes avec leur traduction anglaise. Les exemples illustratifs correspondent à de larges empanns de texte clairement situés dans la diégèse du roman utilisé et constituent ainsi des appuis agréables pour l'analyse. On aurait aimé savoir si les proportions relevées pour ce roman bien particulier sont représentatives

2. Les sigles correspondent tantôt aux initiales de l'auteur, tantôt à celles de son patronyme et du titre, des auteurs n'ont pas droit à un sigle (Carollo Alberto et Maria Cristina Sottit 1994), la traduction est soit mentionnée après l'œuvre traduite dans le même item, soit à part ou pour 12 des 14 titres, elle n'est pas mentionnée du tout, ce qui peut surprendre dans une étude qui se fonde sur les traductions. Pirandello, cité p. 152, ne figure pas dans la liste du corpus.

3. Quelques coquilles : *taglò* pour *tagliò* (p. 28, 2.11), *italaino* pour *italiano* ; le mot *povertà* est mal coupé (4.5 ; p. 68) ; p. 91, note 5 *intepretation* pour *interpretation* ; p. 153, note 17 *clitics* pour *clitics* ; p. 146, ponctuation finale à la 2^e ligne ; p. 230, répétition de *that*. La citation (9.12), p. 186, est syntaxiquement incohérente et semble relever du sabir des traductions automatiques.

des autres œuvres citées comme sources ou de l'œuvre en son entier, par des sondages sur d'autres parties du roman, « tout texte étant différent » de l'aveu même de l'auteur (p. 69).

La notion d'*impersonnel* est questionnée dans un **chapitre 2** moins convaincant (Opting out of sex and number : *si* vs other impersonals, p. 23-37). L'imprécision du métaterme *impersonnel* a plusieurs raisons (en suivant l'argumentation de JD) : a) *si* partage avec d'autres morphèmes ce caractère ; b) le terme *indéfini* est quelquefois utilisé en alternative avec lui (Cordin 1991); c) pour certains faits linguistiques (le démonstratif neutre *ciò* et des verbes dits impersonnels tels que *bisogna*), il n'y a aucune référence à un humain. D'autre part, le morphème (*uno*) ou les formes verbales (2^e personne du singulier empathique, 1^{re} personne du pluriel inclusive, 3^e personne du pluriel exclusive, 1^{re} personne du singulier généralisante) que la « tradition » range parmi les *impersonnels*, ne le sont qu'occasionnellement et dans certaines conditions, dans un jeu d'exclusion ou d'inclusion de l'énonciateur. Les recouvrir d'un même métaterme ne fait qu'obscurcir la situation aux yeux de l'auteur. Pour le propos, on remarquera qu'à l'opposé de *si*, ces « alternatives » portent des marques de genre et/ou de nombre et ce trait sera fréquemment rappelé. *Uno* est pris ici également dans son emploi de numéral (p. 27-28), de façon forcée à nos yeux. Certes, ce sont des homographes mais la position des termes comme *meaning* nous semble différente : le contexte (nominal) du numéral n'est pas celui (verbal) de l'indéfini. *Uno* (pris dans cette enveloppe large) et *si* « réfléchi » peuvent référer aussi bien à des humains qu'à des non-humains ; c'est pourquoi, aux yeux de JD, la paire oppositive *personnell/impersonnel* ne correspond pas aux usages en discours. D'autre part, *uno* et *si* dans des usages impersonnels révèlent, en fait, des différences pragmatiques : par son suffixe *-o*, *uno* suggère une sorte d'*individualisation* de l'impersonnel alors que *si* (sans marques ni de genre ni de nombre) est plus général ; une des preuves en est qu'aucune glose de *si* par un impersonnel n'est véritablement satisfaisante. Le problème de l'impersonnel serait plus sémantique et pragmatique que syntaxique et relève, d'après l'auteur et la CS, du *message* — non catégorisable — plus que du *meaning*.

Que propose alors la CS ? JD explicite d'abord les notions opératoires de *Focus* et de *Contrôle* qui articuleront l'analyse. Après avoir critiqué, de façon un peu caricaturale, trois acceptions du terme *subject*/'sujet' (prédicat, agent et élément de l'accord verbal), le **chapitre 3** (The system of Focus on Participants, p. 39-59) place sur une échelle ternaire de Focus (au sens de « direction pour concentrer l'attention sur ») quelques « satellites du verbe », signaux du *meaning*, le pronom personnel *egli*/'il' ou le suffixe des verbes finis (CENTRAL), les clitiques *gli*/'lui' et *lo*/'le' (PRIPHRIQUE) et le pronom neutre *ne*/'en' (EXTERNE/*outer*). Ce classement n'offre pas grande originalité — si ce n'est dans les métaphores des métatermes, la CS optant pour la focale de l'optique (p. 58) — par rapport aux « saisies » successives de G. Guillaume, par exemple. Puis une opposition INNER/OUTER permet de

rendre compte de l'éventail des emplois de *si*, qui peut être aussi bien CENTRAL que PÉRIPHÉRIQUE. Le *Contrôle* est lié au « degré de responsabilité dans la réalisation d'un événement » (p. 44), le terme *event* pouvant recouvrir également des états (p. 45, note 4). Un détail gêne : dans la démonstration développée ici, le *Focus* le plus haut, « sur les participants à un *event* », est situé sur *egli* ; or l'emploi de celui-ci, se restreint dans l'italien d'aujourd'hui à un usage écrit, formel et quelque peu obsolète : les démonstrations ultérieures du livre perdent *ipso facto* de leur crédibilité. D'excellentes descriptions de l'italien actuel ne manquent pourtant pas.

Le **chapitre 4** (The system of Degree of Control, p. 61-87) développe l'hypothèse d'un système complémentaire, celui de *Degrés de contrôle* de la part des *Focus*, sans que tous ceux qui ont été énoncés précédemment soient concernés (sont écartés *egli*, *si* et *ne*). Pour ce qui concerne l'italien, les *Degrés de contrôle* correspondent essentiellement aux distinctions casuelles de la tradition (p. 45). La dichotomie opératoire *speaker/hearer* (p. 50 sq.) n'est pas toujours claire ; elle semble quelquefois écraser maladroitement les distinctions d'auteur/scripteur, personnage diégétique, énonciateur *versus* témoin/destinataire diégétique, lecteur : aux p. 64-66, par exemple, l'assignation des *degrés de contrôle* semble reposer davantage sur l'interprétation que fait JD du roman de Calvino, *Il Visconte dimezzato*, que des éléments véritablement linguistiques ou bien, p. 69, on comprend mal si le trait animé auquel le *Degré de contrôle* est lié, relève de la réalité extralinguistique ou de l'énoncé. Les *Degrés de Contrôle* ne sont pas absolus mais relatifs (p. 67). La CS est une hypothèse théorique qui, au contraire de bien d'autres, ne se veut pas universelle mais fluctue avec la langue observée (p. 46, note 6), avec le corpus et peut différer d'un chercheur à l'autre (p. 52, note 22 ; p. 80, note 21) si bien que ... le lecteur flotte quelquefois aussi un peu.

L'idée principale de l'analyse est que *si* demeure en dehors des oppositions de *Degrés de contrôle* — cela constituera un leitmotiv — mais qu'en insérant son analyse à l'intérieur du réseau des autres *signaux*, on en percevra le fonctionnement.

Le **chapitre 5** (Scale of Degree of Control : The view from the bottom, p. 89-109) décrit des constructions avec *si* qui se réfèrent à des non humains (*la prima isola che s'incontra ; si vedeva Palermo* ou *si sparse la voce*) et où se manifeste une « subversion » du lien *Focus-contrôle*, appelé par d'autres chercheurs de la CS « short circuiting role-differentiation », « role levelling » ou « event introversion » (p. 89, note 5 et p. 94). Le **chapitre 6** (Scale of Degree of Control : The view from the top, p. 111-137), quant à lui, recense des occurrences où le *Focus* concerne des humains (*Ella si spaventò per la mia voce*, p. 121-124 ; *Guido si è affacciato alla finestra*, p. 128 ; *si sedette sui ciottoli*, p. 131). L'approche sémantique ouverte à différentes subjectivités possibles allonge les descriptions (p. 93-95). Comme dans tout le reste de l'ouvrage, l'auteur impose au lecteur un décodage terminologique contraignant, en utilisant des métatermes opératoires communs à d'autres théories mais utilisés ici avec des acceptions différentes

(p. 44), pour imposer des conclusions péremptoires auxquelles l'on souscrit difficilement : « passive and impersonal are not terms for grammatical mechanisms of Italian », p. 97 ; « Passive and impersonal are not categories of Italian Grammar, p. 98 et « the traditional, universalist distinction between passive and intransitive ignores the features of Italian », p. 98).

Le problème de l'accord ou non avec le verbe est traité au **chapitre 9** (Number and gender with *si* used impersonally, p. 179-199). L'auteur écarte une solution par l'*Aktionsart* avec des exemples judicieux (p. 185-186). Il ne considère pas le problème du point de vue des relations entre les divers éléments, comme on l'a fait souvent, mais il propose de considérer *si*, le nombre du verbe et celui du nom comme autant de *signaux*, de *meanings* possibles, sans relation de dépendance hiérarchisée ; le choix du nombre du verbe est un simple *signal* : tout dépend si l'on veut énumérer ou non le participant 3^e personne du *Focus* central. Après tout, pourquoi pas ? Dans une optique syntaxique, cela se dirait occultation plus ou moins forte de l'Agent.

Les liens avec le lexique sont traités aux chapitres 7 et 8. Le **chapitre 7** (Grammatical constancy and lexical idiosyncrasy, p. 139-163) passe en revue différentes occurrences où les verbes *aprire* / 'ouvrir', *alzare* / 'lever', *voltare* / 'tourner' et *cambiare* / 'changer' se combinent avec *si*. On doute que certaines citations illustrant le verbe *voltare*, ne relèvent encore d'un italien actuel, occurrences régionales (Versilia en 7C10) ou datées (1919, en 7C1 ; 1949, en 7C6 et 7C5 ; 1951, en 7C9) ; en 2017, le verbe *girare* lui aurait été préféré. Les occurrences sont intéressantes mais le parti pris sémantique rend le commentaire bavard car confinant avec une paraphrase ennuyeuse : faut-il vraiment une page (p. 141-142) pour s'interroger si une porte s'ouvre d'elle-même ou sous l'action d'un agent même non mentionné ? Des schémas coûteux en espace entendent visualiser les différents *degrés de contrôle* dans les divers emplois des verbes observés. L'auteur fait fi des travaux, depuis Tesnière, sur la valence verbale ou, dite autrement, la structure argumentale ou actancielle, sur le fait que la variation de celle-ci entraîne des sémantismes différents, et que ce constat est à la base des classements des *Lexiques-Grammaires* de différentes langues ... dont l'italien, ou de l'excellent ouvrage de Cordin et Lo Duca (2003)⁴. Il est faux que « The grammar makes no distinction between the 'opening' of a door and the 'opening' of a dictator » (p. 145). Non, elle distingue bien, par les co-textes morphosyntaxiques, deux verbes, « la porte s'ouvre sous l'effet d'un courant d'air » et « on s'ouvre de ses soucis à/auprès d'un ami ». Le chapitre 8 (Grammar constrained by lexicon : The « inherently reflexive » verbs, p. 165-177) traite des « verbes réfléchis de façon inhérente » comme *inginocchiarsi* ou *arrampicarsi* / 'grimper'.

4. Patrizia Cordin, Maria Giuseppa Lo Duca. 2003. *Classi di verbi, valenze e dizionari*. Padova, Unipress.

On peut être agacé par les attaques récurrentes à la « **grammaire traditionnelle** ». Tout d'abord, on ignore qui l'auteur désigne sous ce dénominateur collectif, déjà en soi désobligeant. S'agit-il des travaux sans cesse remis à jour de Battaglia et Pernicone ? De Dardano et Trifone ? De Serianni ? De Maiden et Robustelli ? Des collaborateurs à la *Grande Grammatica di consultazione* ? Ou de Brunet 1994, seule grammaire à avoir droit de cité dans la bibliographie ? L'auteur leur attribue des erreurs qu'elles ne commettent pas : non, la forme verbale « la terza <campana> *si rompe* » (p. 106-107) n'est pas « classée traditionnellement comme un passif » ! Non, les grammairiens n'omettent jamais de signaler la composition particulière de l'auxiliaire en italien⁵, même les grammairiens scolaires de vulgarisation que nous ne citerons pas ici pour ne pas alourdir le texte. Les « catalogues » de verbes pronominaux dans lesquels JD ne voudrait pas retomber sont plus nuancés que ce qu'il affirme (p. 157). D'autre part, son maniement de l'outil grammatical peut quelquefois surprendre le lecteur : nous avons évoqué *uno* au chapitre 2. Les pronoms contrastifs relèvent-ils d'une seule différence diastématique (note 19, p. 51) ? *Tutti* dans l'énoncé « si viveva *tutti* come in un incubo » (p. 183) est-il véritablement un adjectif ? La dislocation à droite dans l'exemple 5.10, p. 103 (« *Così vince la forza la ragione* », extrait de Pulci !) est-elle sur le même plan structurel que l'ordre SOV ? Ces détails sur lesquels se fonde ensuite l'analyse proposée, entament la pleine adhésion à celle-ci.

Le **chapitre 11** (Background and theory, p. 221-242) décrit les travaux d'autres chercheurs de la CS : ceux (1969-1995) de William Diver, initiateur de cette approche (qui fait intervenir la deixis dans son analyse du *se* latin), ceux de Stern sur l'anglais (une page). Cette partie propose également une synthèse utile sur la méthode CS mais les excellents travaux italiens sur le sujet sont étrangement passés sous silence (Cinque ne mérite que trois lignes). L'espagnol, autre langue romane, est très présent dans cet ouvrage et l'on pourrait s'en féliciter. L'évolution de l'analyse de Garcia sur cette langue est longuement exposée p. 223-230 et tout au long de l'ouvrage, JD se réfère souvent à ses travaux dans des notes de bas de page ; mais celles-ci ne portent que sur divergences de méthode et sont peu informatives sur les faits de langue⁶. Une synthèse sur les deux langues romanes, avec les mêmes outils, aurait pourtant été la bienvenue.

5. « This traditional statement ignores the fact that the participle supposedly used in compound tenses of *essere* in Italian is actually the participle of a different verb, *stare* 'stay, stand, live, be', and that verb is intransitive » (note 2, p. 202).

6. Divergences sur les métatermes (p. 45, note 5 : « case » plutôt que celui de « Degré de Contrôle » ; p. 64, note 3 sur des formulations au sujet de l'accusatif « absolu » ou « inactif » ; etc.) et jugements de valeur (p. 80, note 21 « In general, Garcia (...) fails to separate adequately the effects of Focus and Control » : p. 89, note 2 les incohérences de Garcia 1975 ; p. 90, note 4 « That characterization seems too strong » ; p. 148, note 9 « This, of course, is a weaker position than the traditional, categorical distinction... »), etc.

En bref, un sujet qui demeure passionnant, un corpus intéressant malgré son déséquilibre, une analyse qui aurait mérité d'être plus resserrée pour être davantage incisive, d'être relue et discutée avec des collègues italo-phones pour se construire sur un état de langue totalement actuel et une tradition grammaticale à critiquer avec des arguments plus justes. Le contenu déçoit parce qu'il ne répond pas de façon convaincante aux attentes créées par l'article défini du titre. Mais peut-être que le point de vue quelque peu réducteur de cette recension relève — pour le dire dans les termes de la CS — de la *subjectivité* syntaxique et grammaticale du *hearer* !

Catherine CAMUGLI GALLARDO
MoDyCo (UMR CNRS 7114 & Université de Paris Nanterre)
